

Ayouch au chevet d'un Maroc en crise

“Je pense que les grandes révolutions commencent par des révolutions de l'intime.”

Nabil Ayouch

Le cinéaste opte dans “Razzia” pour un film choral, qui décrit le mal-être d'une galerie de personnages à Casablanca, entrant chacun de leur côté en résistance.

- En salles ce mercredi, “Razzia” est un film coup-de-poing sur l'état du Maroc.
- Le Franco-Marocain Nabil Ayouch y dénonce la mainmise sur l'éducation opérée par les islamistes au début des années 80.
- Tout en filmant une société marocaine en colère et en quête d'identité.

Entretien Hubert Heyrendt

Né de la violence qui a accompagné la sortie de “Much Loved” en 2015 (interdit au Maroc), “Razzia” est le sixième film en dix ans de Nabil Ayouch. Né en France d'une mère juive d'origine tunisienne et d'un père musulman marocain, le cinéaste vit depuis des années au Maroc, pays sur lequel sa double culture lui permet de poser un regard distancié mais acéré. C'est à nouveau le cas dans le crépusculaire “Razzia”, qui décrit une société marocaine au bord de l'implosion, à travers une galerie de personnages incarnant autant de minorités en résistance contre la société traditionnelle.

Dans votre film, il est beaucoup question de la langue. L'acception du mot “razzia” est-elle identique en arabe et en français ?

Oui car le mot arabe “gazwa” a donné “razzia” en italien. Après, l'interprétation peut être différente. Dans le monde arabe, le sens est beaucoup plus concret que figuré; c'est lié aux grandes conquêtes de l'Islam du temps du Prophète. Je pense qu'on l'identifie plus à quelque chose de l'ordre de la guerre et des grandes batailles. A travers ce mot, j'exprime deux formes de razzias. Celle qui a pu

avoir, depuis les années 70-80, sur les consciences, sur l'éducation, la justice sociale, la dignité. Et puis celle que l'on ressent différemment à la fin du film, à travers la violence abstraite, désincarnée, de ceux qui sont peut-être en train de mener une contre-razzia pour récupérer ce qui leur a été pris.

Berbère, arabes classique et dialectal, français... Etait-ce important d'utiliser ces langues différentes pour dresser le portrait du Maroc d'aujourd'hui ?

C'était essentiel, parce que ça fait partie de la problématique que décrit le film, celle du cloisonnement de la société marocaine. Chaque personnage représente une part de cette société. C'est vrai qu'il y a aujourd'hui des jeunes, comme Inès, qui grandissent uniquement dans le français. Elle baragouine quelques mots d'arabe avec sa dada ou avec la petite domestique, mais elle est dans l'incapacité d'aller vers l'autre à cause de la langue. Comme ses copines, elle a les yeux tournés vers l'Occident. A côté de cela, il y a toute une série de jeunes qui ont grandi dans l'arabe et ont les yeux tournés vers l'Orient. Et au milieu, il y a le berbère et l'arabe classique, qu'on a imposé comme la langue unitaire au monde arabe mais qui est en réalité une langue étrangère. Tout cela complexifie un peu plus la notion d'identité marocaine.

Dans le film, on comprend qu'en imposant une langue à l'école, on a aussi im-

posé une idéologie islamique...

En soi, c'est une très bonne chose d'apprendre l'arabe classique à l'école, car c'est une très belle langue. Il y a aussi quelque chose de l'ordre de l'unité d'un ensemble géographique historique. C'est cohérent et cela permet une réappropriation de son identité après le protectorat français. Après, ce que je dénonce, c'est que ça a été fait du jour au lendemain, sans aucune préparation des professeurs. Du coup, on a dû importer des professeurs d'Arabe saoudite, de Syrie, d'Égypte, des pays du Levant, qui sont venus avec leur langue mais aussi un islam qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas le rite malékiste marocain. Lequel, dans son ADN, est ouvert et tolérant. La deuxième chose, c'est que c'est très bien de partager une langue mais à partir du moment où ce n'est celle qu'on parle au quotidien, il y a malgré tout la nécessité ultime de conserver et de protéger les différentes langues qui composent l'identité nationale. Et ça n'a pas été fait. L'arabe classique a voulu effacer la diversité culturelle au lieu de rassembler. L'arabe dialectal marocain est un mélange d'arabe classique, de berbère, d'espagnol, de français, de toutes les identités marocaines. Si on avait fait un travail de mise à niveau de cette langue avec des linguistes, comme cela a été fait en Turquie ou en Israël, je pense qu'on aurait aujourd'hui un arabe marocain médian, qui aurait permis à tous les Marocains de se reconnaître dans cette langue. Au lieu de ça, on est arrivé avec l'arabe classique, la langue du texte sacrée, mais qui n'est pas la langue parlée et qui crée une espèce de dyslexie...

Le film se situe à deux moments très précis: 1982 et 2015. Pourquoi ces dates ?

Ce sont deux moments fondateurs de l'histoire contemporaine du Maroc. Au début des années 80, de manière commune aux trois pays du Maghreb, on a eu la réforme de l'arabisation et du système éducatif. La différence, c'est qu'au Maroc, on a supprimé en plus les humanités du programme, la philo et la socio. On a donc supprimé la pensée critique. Et 2015 est pour moi une année charnière, qui démontre les limites de tout cela. Évidemment, il y a eu l'affaire "Much Loved", que j'ai vécue aux premières loges. Il y a aussi eu ce concert à Rabat de Jennifer Lopez, qui a provoqué l'ire des islamistes à cause des tenues, ou celui de Placebo, qui a dénoncé l'article du code pénal contre l'homosexualité. Quelques mois après, des homos se faisaient lyncher dans la rue, des filles se faisaient poursuivre et juger parce qu'elles portaient des jupes. Jusqu'à présent, les deux camps, conservateurs et progressistes, s'observaient à distance. Là, tout est remonté à la surface et a mis en mouvement toute une génération, celle de cette jeunesse qui a grandi sous le joug de cette réforme, qui a

indubitablement créé des frustrations, en plus de l'ignorance et de la rage.

Votre film montre un pays en colère... C'est votre vision du Maroc ?

Oui, mais la colère peut être bénéfique car elle fait ressortir les frustrations. Il y a des revendications assez fortes qui s'expriment à différents endroits de la société. Les manifestations des diplômés chômeurs sont de plus en plus importantes depuis quelques années. C'est un cri de rage d'une société de gens totalement perdus, car on leur a vendu un système éducatif censé leur ouvrir le marché de l'emploi, une langue censée leur ouvrir un avenir et ils sont complètement déboussolés aujourd'hui. On a vraiment un pays qui fonctionne à deux vitesses, avec des élites qui ont étudié dans les écoles françaises ou américaines, et la population à la traîne qui, sans comprendre les mécanismes, revendique, souvent avec colère.

En termes de mise en scène, vous montrez toujours vos personnages dans des lieux clos, comme si la colère ne pouvait pas encore s'exprimer au grand jour.

C'est vraiment une volonté de travailler sur l'espace, de montrer que les personnages ne sont pas les mêmes dans l'espace public, où ils sont plus dans la protection, et dans l'espace privé, où ils sont plus dans le lâcher-prise et où ils redeviennent eux-mêmes. Parce que la société marocaine est construite comme ça. Je sens par exemple une femme dans un niveau d'insécurité très fort dès qu'elle sort dans l'espace public. Dans l'espace privé, elle devient une autre personne.

Quand le personnage de Maryam sort dans la rue en mini-jupe, c'est une façon de se réapproprier l'espace public ?

Cela ne concerne pas que le Maroc. C'est un acte nécessaire, vital, partout. On se rend compte que même ici en Europe, dans certains quartiers, les femmes ne peuvent plus s'habiller comme elles le veulent, contrairement à il y a 10 ou 15 ans. Les communautarismes, le repli identitaire font qu'elles n'osent plus. Il y a un enjeu civilisationnel à se réapproprier l'espace public.

Pourquoi avoir choisi la structure du film choral ? Pour montrer la diversité des Marocains qui résistent à la tradition : juifs, prostituées, homosexuels... ?

Je voulais montrer différentes formes de solitude et effectivement différentes manières de réagir à l'oppression. Mon cinéma est jalonné de minorités. "Much Loved" a été assez révélateur. Je me suis rendu compte que, mises bout à bout, ces minorités constituaient en fait une majorité, silencieuse mais une majorité quand même. J'ai voulu montrer à quel point le combat des uns faisait écho à ceux des autres. Sans jamais qu'ils ne se rencontrent, mais qu'ils soient reliés par quelque chose de plus spirituel ou métaphysique. J'ai beaucoup d'espoir en faisant ce film, car il parle de personnages, d'êtres hu-

ains qui, dans leur sphère intime, sont en résistance. Je pense que les grandes révolutions commencent par des révolutions de l'intime.

Bio express

Nabil Ayouch

1969: naissance à Paris d'une mère juive française d'origine tunisienne et d'un père marocain musulman.

1990: "Les Pierres bleues du désert", premier court métrage, avec Jamel Debbouze.

1997: "Mektoub", premier long métrage.

2000: "Ali Zaoua prince de la rue", deuxième long métrage.

2005: fonde la société Film Industry Made in Morocco, qui a produit une trentaine de films.

2008: "Whatever Lola Wants", grand prix au Festival national du film à Tanger.

2012: "Les Chevaux de Dieu", sélectionné à Un Certain Regard à Cannes. Ayouch développe dans la banlieue de Casablanca un centre culturel sur le modèle de la MJC qu'il fréquentait à Sarcelle.

2015: "Much Loved", sélectionné à Cannes mais interdit au Maroc, où le film provoque un véritable scandale.